

Ouverture

Même s'il est tout seul à l'entendre, Joseph fait claquer la porte d'entrée. Ou parce qu'il est tout seul, peut-être, il sait que grand-père l'aurait grondé. Sa colère n'en a pas diminué, juste devenue bruyante, alimentée à présent par un fond de frustration – ça ne soulage pas – et de culpabilité.

Il trépigne un moment dans le jardin situé à l'arrière de la maison, poings serrés, grognement coincé dans la gorge. Même au téléphone ses parents le traitent comme s'il était toujours un bébé de huit ans. Il sait lire, il sait compter, se servir du téléphone justement, attraper tout seul les bols. Il a neuf ans depuis longtemps, c'est même bientôt son anniversaire et on lui refuse tout. L'herbe reste indifférente à ses coups de pieds.

Passer une journée de vacances chez grand-père, au lieu d'aller explorer l'ancienne carrière avec ses copains. Quel gâchis. Grand-père est super mais... C'est comme s'ils ne voulaient pas voir qu'il grandit. Il ne met pas de mot dessus, mais sent bien, dans leurs regards, qu'ils sont déstabilisés parce que l'été dernier ne se répète pas, qu'il a changé. L'été dernier, c'était il y a un siècle !

Il lève la tête et hésite, les quelques jouets apportés de chez lui l'attendent dans le salon. Son grand-père rentre des courses dans moins d'une heure, il pourrait laisser passer l'après-midi à jouer avec ses figurines. Oui il pourrait laisser passer, accepter qu'on lui suggère la façon dont il doit s'amuser.

Il ne veut pas que les choses se passent normalement.

Toutes ces pensées lui traversent l'esprit sans qu'il les formule. De ces remous profonds, il ne ressent que la houle, hésitation, envie, colère. Après l'avoir balloté au milieu de la pelouse de mauvaises herbes ce courant l'emporte à l'opposé de la maison, vers le cabanon.

La porte s'ouvre avec une facilité qui le surprend, il s'attendait à un grincement.

Dans la forêt, à l'extérieur de la propriété de grand-père, il y a une grange abandonnée. C'est un peu plus loin, mais à portée de voix, on tolère qu'il y aille parfois. Il s'attendait au même genre d'endroit et ce n'est pas le cas. Joseph contemple dans un silence intimidé cet atelier, propre, à l'abri des courants d'air et de l'humidité. Odeurs de bois sec, de résine, de papier qu'il reconnaît, et d'autres, colle, cuir, huile de machine, qu'il n'identifie pas mais qui le fascinent.

Le soleil commence à taper sur les murs, la chaleur qui sort des planches est indissociable de leur odeur. Il avance à pas de loup, non pour éviter le bruit, mais parce qu'il y a tout à

regarder. Outils, établi, râtelier pour les outils de jardin, bottes près de l'entrée. Une cale en bois, attachée par un lacet de cuir à un clou, patinée et usée mais dont on devine qu'elle a sa fonction, comme tout ici. Destinée, adaptée à une seule et unique personne, son grand-père, et Joseph le sent présent partout.

Il est plutôt calme mais n'a pas oublié sa colère, parce que c'est grâce ou à cause d'elle qu'il est là sans autorisation. Il l'oublierait volontiers, mais se sent obligé, coincé dans son acte, il veut rester ici et ne trouve pas d'autre prétexte que cette colère usée, insipide comme un chewing-gum trop mâché. Il la rumine machinalement et regarde l'établi, qui recueille la lumière par la fenêtre devant lui, les tournevis dans une boîte en bois fabriquée exprès et contre le mur du fond, un meuble, un vieux vaisselier auquel il manque quelques moulures.

Sur la pointe des pieds Joseph en ouvre les portes du haut. Des pots de peinture, des flacons, des bouteilles. La partie basse du meuble est plus profonde, renferme des piles de magazines sur le jardinage, lui semble-t-il – il les a rapidement classés hors de la catégorie des bandes dessinées –, des pinceaux et des piles de papier vierge. Entre ces deux parties, à hauteur de ses épaules, il y a deux tiroirs, il en ouvre un. Son cœur se serre un peu à l'impression d'avancer dans l'interdit. Bric-à-brac d'objets usés et abandonnés, où ses doigts frôlent une montre ouverte, des piles, un paquet de tabac vide. Le deuxième tiroir est plus ordonné. Des crayons, des ciseaux et une petite boîte d'allumettes.

Il ne sait pas vraiment s'il a décidé de prendre la boîte d'allumettes. Il ne se pose pas la question, il se la posera bien plus tard, quand il essaiera de se souvenir.

Immobile, il fixe sa main qui secoue légèrement la boîte, pas plus de deux fois. Elle est pleine. Sur une impulsion il referme les tiroirs, s'accroupit, attrape une feuille de papier et sort de la cabane.

Son poulx lui bat dans les tempes. Il repense à sa colère, fait appel à ce qui l'agace chez ses parents, essaie de l'alimenter en se remémorant la carrière abandonnée qu'il voulait explorer, sans trop retrouver pourquoi.

Il contourne la cabane et s'enfonce dans la forêt, il tient la boîte par les ouvertures, entre le pouce et l'index, de crainte de trop humidifier le grattoir de sa main moite.

Il veut juste qu'ils se rendent compte qu'ils doivent l'écouter. Le sentier vers la grange est à peine marqué. C'est une forêt de broussailles, de ronces et de lianes sèches, idéal comme terrain de jeu, ses pensées s'égarer un peu, il aimerait inviter des amis à venir jouer ici, grand-père serait d'accord, il se reconcentre sur sa colère qui lui échappe.

Ses jambes tremblent un peu quand il arrive, il se jette à genoux près de l'entrée, il y a deux pierres plates contre la façade de planches disjointes. Il serre les mâchoires et pose la feuille debout, appuyée contre les pierres.

Il sait qu'il devrait la froisser mais il n'en a pas envie, il ramasse des brindilles, les mêmes petites baguettes de bois sec qu'il utiliserait pour faire des cabanes à ses figurines. Il les dispose d'une main tremblante contre la feuille et regarde quelques secondes son ouvrage. Sa mâchoire ne s'est pas desserrée.

La boîte d'allumettes est plus petite que les boîtes habituelles : aussi longue, mais moins large et moins épaisse. Peut-être une de ces boîtes données autrefois dans les hôtels ou les restaurants.

Il se met à genoux, tient la boîte de la main gauche, posée sur ses cuisses. Sa main droite avance mollement, de l'index il pousse le petit tiroir en carton et le fixe, le temps d'une respiration, puis d'une autre...

Des plumes.

Pas d'oiseau, des plumes pour l'encre.

Lentement il relève les mains.

Approche de ses yeux ce sage pêle-mêle, ce gris acier qui paraît si léger – il repense au bruit quand il a secoué la boîte – les courbes de chacune des pointes, les courbes en creux de chacun des réservoirs.

La richesse de la boîte augmente à ses yeux quand il saisit que chacune est différente. Il en cherche les particularités comme dans une collection de billes. Celles pointues, celles plates et plus ou moins larges, inclinées ou pas. Il apprendra plus tard le mot « biseauté ».

Sa mâchoire s'est relâchée, ses fesses reposent sur ses talons, une brise agite la feuille de papier et couche les brindilles.

À vingt ans son regard cherchera dans la maison de son grand-père des supports à ses souvenirs.

Par exemple il se souviendra du perron, de lui, assis dessus, qui regarde son grand-père se garer dans l'allée...

Il se souvient de lui avoir pris la main, de ne pas avoir dit des mots qu'il n'avait de toute façon pas encore appris. Il se souvient de cet exact milieu de sa vie où il a pris un chemin plutôt qu'un autre, de la table du salon où attendent une feuille et des plumes, de son grand-père qui l'emmène chercher le plumier et l'encre dans le vaisselier, il s'en souvient mieux que de son anniversaire quelques jours plus tard.